

# Le Libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne  
La Rédaction à SILVAIRE

L'Administration à Pierre MARTIN

### ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

## Pires que des bandits

La bête humaine est comme Nessus et sa tunique : elle ne peut s'arracher à la sauvagerie et se dépouiller de la féroce ancestral, malgré le degré de civilisation auquel on est arrivé. Lisez ce qui suit. Ce récit nous arrive d'Amérique, pays d'intense vie, d'éducation sérieuse et d'évolution rapide :

« L'association patronale de San-Diego (Basse-Californie), *Los Vigilantes*, vient de commettre, sur la personne de notre camarade Benjamin Reitman, des actes si odieux, que la compréhension a de la peine à les accepter comme réels. Et pourtant c'est littéralement exact. C'est Benjamin Reitman qui parle :

« Un groupe composé de bourgeois, gros propriétaires, officiers retraités, banquiers, médecins et commerçants, s'est emparé de ma personne et m'a maltraité d'une façon horrible.

« Avant de vous donner connaissance des traitements subis, je tiens à vous dire que le patronat américain pratique qui aussi l'*action directe* contre ceux qu'il exploite. Avant que je ne sois torturé moi-même, ces bourreaux avaient exercé contre un grand nombre de vies les mêmes sévices, les mêmes crimes. Plus de 800 ouvriers appartenant à (I.W.W.) *Travailleurs industriels du monde*, ont, à quelques variantes près, enduré les mêmes tortures.

« Elant en tournée de conférences avec Emma Goldman, nous logions dans le même hôtel. Le maître de l'établissement nous fit dire que le chef de la police de San-Diego désirait nous parler. Cette invite nous parut assez étrange. Néanmoins, nous obtinrent de ce chef d'ordre et Emma Goldman suivit d'abord un monsieur qui était là pour l'attendre. Je sortis à mon tour, mais à peine avais-je fait quelques pas, que je fus entouré par six autres individus, revolver au poing braqué sur moi en disant : « Pas un mot ou tu es mort ! »

« Ils s'emparèrent de ma personne, me firent passer devant un policier en uniforme et me jetèrent dans une automobile qui était là. Nous fûmes emportés par le véhicule suivi d'une autre auto. Il était environ 10 heures du soir.

« Une fois la ville franchie, ces braves messieurs se mirent à m'insulter, à me frapper à coups de poing et à coups de pied, à me tirer les cheveux, à m'enfoncer leurs doigts dans le nez, les yeux et, si ce n'était que la place dans vos colonnes est limitée, je vous donnerais encore d'autres détails.

« Mais je ne puis faire pourtant ce qui suit. Pendant cette scène de sauvagerie, un des tortionnaires s'écria : « Ne lui cassez pas le nez : j'ai promis ce plaisir à notre ami le docteur qui se trouve dans la voiture qui nous suit. »

« Ils m'interpellèrent de cette façon : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, salé étranger ? Nous sommes les maîtres de cette région et nous nous proposons de la débarrasser de tous les I.W.W. anarchistes comme toi.

« Nous avons fait emprisonner vos dévanciers ; mais c'est trop cher. Nous nous sommes décidés à traîner tous ceux qui, comme toi, se permettront de venir en ces lieux, comme tu vas être traité toi-même. Ah ! vous venez nous troubler dans notre genre d'existence, eh ! bien, malheur à vous. »

« Ils m'ont arraché mes vêtements, et lorsque je me suis trouvé entièrement nu, ils m'ont obligé à chanter devant le drapeau confédéral. Ils m'ont jeté à terre, piétiné, puis, redressé, le torse bien en évidence et solidement maîtrisé. Prenant leurs cigares allumés, ils traînèrent avec le côté en feu, sur mes deux épaules, les lettres I.W.W. Cette barbarie ne leur suffit pas : ils me versèrent sur la tête du goudron chaud et me frottèrent le corps avec de la sauge et d'une façon violente.

« Lassés de me maîtriser, ces misérables prirent congé de moi, en me laissant pour tout vêtement mon caleçon, ma chemise et le gilet dans lequel restait quelque peu d'argent, mon ticket de retour du chemin de fer et ma montre.

« Je pris le train et arrivais à Los Angeles à 5 h. 30 du matin, heureux de retrouver Emma Goldman qui eut le bonheur d'être épargnée par ces bandins.

« Comme complices de ces crimes, je pus dénoncer le brigadier de police secrétaire Harvey et le journaliste de l'organe *l'Union*, de San-Diego.

« Ces criminels resteront impunis, protégés qu'ils sont par les forces du pouvoir. Voici les noms d'autres vies

times : Michael Ifavez, renversé par un jet de pompe, meurt peu de temps après ; un enfant est projeté de sa petite voiture par le même procédé, est tué sur le coup ; Mikolaseck, tué à son tour par un policier.

« Voilà les faits narrés dans leur absolue exactitude. Je ne puis me défendre de pleurer, non pas des douleurs physiques, mais de la honte subie.

« Quand donc la mesure sera-t-elle assez pleine pour déborder et pousser les travailleurs à redresser la tête et à frapper l'ennemi ? Est-ce que ce jour viendra ?... »

« Oui, il viendra, ce jour. L'ignorance, mère de la crainte, de la peur et de la lâcheté, se dissipera. La conscience du peuple s'éveillera, et gare aux représailles !

« Voilà les bandits, les vrais bandits, pire même, car ils joignent au banditisme la torture, ce que jamais un Garnier et un Bonnot n'ont fait.

Si demain nous apprenions qu'un tempérament énergique s'est dressé et a frappé de la bombe vengeresse ces bourreaux ignobles, nous ne pourrions défendre de dire : Bravo ! Oui, bravo ! pour ce brave qui vient montrer que l'humanité ne fait pas faillite et qu'elle reprend toujours ses droits de revendications en abattant les féroces monstres du capitalisme.

« Ah ! vous torturez vos victimes avant de les assassiner : nous ne vous torturerons pas, nous, mais nous serons sans pitié le jour venu pour vous écraser.

Pierre Martin.



#### OU ALLONS-NOUS ?

Dans la Bataille Syndicaliste du 2 juillet, il y a un article sur le bagnement de Pierrefitte se terminant ainsi :

Il appartiendra à la Fédération des mines de prendre la défense des ouvriers mineurs exploités et cela par une interpellation à la Chambre des députés.

Ce n'est pas difficile ! Pour faire ces ser les misères des ouvriers, il n'y a qu'à faire une petite interpellation. Est l'action syndicale, à quoi sert-elle ?

Tout de même, un journal syndicaliste devrait éviter les articles-réclame pour parlementaires. Les révolutionnaires n'ont pas créé la Bataille Syndicaliste pour qu'elle fasse double emploi avec l'Humanité !

#### LES JOURS SE SUIVENT

Les dix édiles socialistes de Glasgow vont venir à Paris le 11 juillet. Parmi

eux, il y a trois juges de paix. Nous ne savons pas si en Ecosse les juges de paix fonctionnent de la même façon qu'en France. Ce que l'on peut certifier, c'est que le juge, dans n'importe quel Etat policé, applique la loi.

Voyez-vous les juges de paix socialistes appliquant les lois de l'infâme à bourgeoisie !

Hier, les socialistes allaient au prétoire comme accusés ; aujourd'hui, ils y vont pour faire marcher la machine à condamner. L'étiquette change, l'appareil reste le même.

#### BARBE-BLEUE REPUBLICAINE

La légende prétend que Barbe-Bleue se débarrassait de ses femmes en les tuant. Pour se débarrasser d'une maîtresse, le seigneur républicain Paul Vallé, fils de l'ancien ministre de la Justice, l'envoya dans un bordel à Monaco. La délaissée refusa de faire la putain et revint à Paris.

Cela ne faisait pas l'affaire du jeune Vallé qui voulait se marier avec une demoiselle de « bonne famille ». ayant été giflé par son ancienne maîtresse, il fut condamné cette dernière à six mois de prison avec sursis.

Nouvelle rencontre, nouvelle gifle. Cette fois, sans instruction, sans témoins, on condamna la malheureuse à deux ans d'interdiction de séjour. La magistrature ne peut rien refuser au fils d'un ancien garde des Sceaux qui peut le redévenir.

Prochainement, nous entendrons le fils Vallé, dans une fête laïque ou ailleurs, parler de moralité.

## DEUX FÊTES

### Les Amis du « Libertaire »

Dimanche 28 juillet 1912, grande fête champêtre dans les bois de Montfermeil.

Concert en camaraderie aux Sept-Iles, avec le concours des camarades chansonniers. Jeux, amusements divers.

Sur place on trouve tout ce qu'il faut pour déjeuner.

Prix du voyage, aller et retour : 1 fr. 05. Rendez-vous à 8 heures très précises dans la salle des Pas-Perdus de la gare de l'Est. Un copain tiendra une pancarte ! Les amis du « Libertaire ». Qu'en se le dise !

#### La Ruche

Nous amis savent que, cette année-ci, notre grande fête est fixée au premier dimanche du mois prochain, le 4 août.

Nous avons pris date depuis longtemps déjà.

Plusieurs coopératives, syndicats et autres groupements nous ont déjà fait savoir que, n'organisant pas eux-mêmes de sortie, ils inviteront leurs adhérents à participer en nombre à la fête de « La Ruche ».

Une foule d'amis voudront aussi se rendre compte, de visu, des améliorations, agrandissements et réparations dont il leur a été parlé.

Il est donc à prévoir que cette fête, devenue, depuis plusieurs années déjà, la fête de la classe ouvrière et des militants de la région parisienne, dépassera — sous tous les rapports — les précédentes.

Vers le 15-20 juillet, tous les groupements seront pourvus d'affiches, papillons et cartes. Les journaux amis, quotidiens et périodiques, auront des cartes en dépôt.

Nos camarades connaîtront le programme de cette magnifique fête, aussitôt que les détails en seront définitivement arrêtés.

Encore une fois, prière à tous de ne rien organiser pour le dimanche 4 août.

Pour « La Ruche », Sébastien Faure.

## Un crime français

reux Arabes, à qui nous avions promis la civilisation et le progrès, ont été condamnés à mort parce qu'ils ont défendu leur pays, leur foi, leurs coutumes.

Malheur aux vaincus, disait Brenn il y a vingt-quatre siècles, aux Romains. Hélas, il en est toujours ainsi à notre époque de fausse raison. La barbarie est de notre temps ce qu'elle était il y a bien longtemps.

C'est cela le protectorat ! Pressurer nos « protégés » au profit des requins qui se sont abattus sur leur pays et assassiné plus ou moins légalement ceux des protégés qui font quelque résistance contre les dévastations des Attila de la métropole.

La France a protesté en faveur des Polonais, des Finlandais, des Arménians, des Boers, des Cubains. Qui donc protestera en faveur des Tunisiens ?

Le bey de Tunis va venir se pavane à Paris à l'occasion du 14 juillet. On annonce que le samedi 13, il se promènera dans les rues de Paris. Ne serait-ce pas une occasion de protester sur son passage contre les condamnations qui frappent impitoyablement ses sujets, ses compatriotes, ses frères de race et de croyance ?

Les tyans sont bien tous de la même famille, malgré qu'ils soient ou se revêtent de couleurs, de religions, races différentes. Ils appartiennent à la famille des loups, ils ne se mangent pas entre eux, ils mangent ensemble ou d'accord les moutons des différents troupeaux.

Il y a quelque temps, les révolutionnaires parisiens profitent de la mascarade de Longchamp pour aller siffler, huier, ériger leur indignation contre les crimes bourgeois les plus récents. Aujourd'hui, on parle de R.P., de révements, de régression. Il nous faut remonter ce courant démoralisateur et nous préparer aux gestes nécessaires.

Benoit.

## A PROPOS DE LA LOI MILLERAND

### La duplicité des élus socialistes

Combien, dans son désir de combattre les politiciens, vient de dire des inexactitudes. Il a dit que dans les journaux on avait parlé de la loi Millerand après qu'elle fut votée. C'est inexact. Il a menti sciemment.

Voilà comment le citoyen Miguel Almeyda s'est exprimé au meeting de la salle de l'Égalité, après mon intervention où j'ai dénoncé l'imposture et la duplicité des députés socialistes au sujet de cette loi.

J'ai affirmé que son vote avait été signalé par la presse. Je suis au-dessous de la vérité, car non seulement la presse bourgeoise a signalé, mais elle a commenté la loi avec satisfaction.

Dans le *Journal du 26 mars 1912* (le lendemain du vote de la loi), on lit dans le compte rendu des débats parlementaires :

« Entre temps, on a adopté sans discussion le projet tendant à écarter les apaches de l'armée. »

Dans le *Journal du 31 mars 1912*, j'extrait d'un article d'une même colonne, en première page, les phrases suivantes :

« Tout d'abord, on enverra aux bataillons d'Afrique... »

« Ceux qui ont été condamnés correctionnellement à six mois d'emprisonnement au moins, soit pour blessures ou coups volontaires, par application des articles 309 et 311 du Code pénal, soit pour violences contre les enfants, prévues par l'article 312, paragraphe 6 et suivants du même Code, soit pour rébellion : »

« Ceux qui ont été condamnés correctionnellement à un mois d'emprisonnement au moins pour rébellion : »

« On enverra aux bataillons d'Afrique... »

Il y a aussi le *Journal Officiel*, mais il paraît que les députés unifiés ne le lisent pas.

Donc, à la tribune, vendredi, j'ai dit la vérité, la pure vérité, et le citoyen Almeyda a menti éffrontément lorsqu'il a affirmé qu'après recherches, il était certain qu'aucun journal n'avait parlé de la loi après son vote ; il a menti sciemment pour excuser et défendre les politiciens socialistes.

Qu'on ne vienne pas nous dire que les dé-

## PROPOS D'UN PAYSAN

# Féminisme outrancier

petits socialistes ignoraient la loi jusqu'au numéro de la Guerre Sociale qui en a parlé en juillet, trois mois après. Il n'y a pas de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Le journal n'est pas une feuille sans importance et je n'ai pas de temps à perdre pour rechercher dans les autres journaux, mais je suis convaincu qu'ils en ont parlé également.

Tous les politiciens, tous les journalistes lisent le Temps, qui lui est le père de la plupart des quotidiens qui se fabriquent à coups de ciseaux dans ses informations.

Les députés unifiés (nous ne disons pas les militants socialistes sincères qui sont trompés par leurs élus) sont des imposteurs lorsqu'ils ont l'effronterie de venir dans les meetings populaires nous dire qu'ils ne savaient rien, qu'ils ont la conscience pure.

Ils étaient au courant. Ils sont cinq dans la commission de l'armée qui a cuisiné la loi ; parmi ces cinq, il y a le citoyen Jean Jaurès qui n'est pas un bleu en parlementarisme. Mais le populo qui vote bien ne peut pas savoir ce qui se passe dans ces commissions. Il n'y a pas de compte rendu sténographié. Pourtant c'est là qu'on prépare les lois et les mauvais coups. Chacun sait que les séances publiques du Parlement sont de la comédie pure, que tout à toujours été préparé, manigancé à l'avance. Or, ce projet de loi traînait depuis de longs mois à la commission de l'armée.

Cette surprise ressemble étrangement à la loi des « quinze mille ». Personne ne l'avait votée.

Les élus socialistes ont fait le silence par intérêt électoral parce que s'ils avaient fait opposition à la loi, les modérés, aux élections municipales qui allaient s'ouvrir, leur auraient reproché de défendre les antimilitaristes et les apaches.

« Qui importe que les chasseurs de records, que les jeunes gens que nous excitons à manifester et par conséquent à se coller avec la police, que les antimilitaristes que nous créons, aillent périr sous le soleil d'Afrique comme le malheureux Arnould, pourvu que les élections soient bonnes, que nous soyons élus ! »

Voilà la morale de ces gens.

Que les politiciens socialistes, que des parlementaires emploient ces moyens, cela ne nous étonne pas. Ils n'ont jamais fait autrement et n'ont jamais reculé devant une infamie lorsque l'intérêt électoral est en jeu.

Mais il y a dans cette affaire quelque chose de plus écourant, quelque chose d'immoral, de scandaleux.

C'est de voir des anciens libertaires, qui ont renié leurs idées et trahi les anarchistes, venir parler en notre nom pour blanchir les politiciens.

C'est de voir celui qui crachait publiquement sur la figure du député Roussel, il y a à peine deux ans, venir nous entretenir pathétiquement de « la poignée de députés radicaux honnêts ».

C'est de voir ceux qui parmi nous ont battu et ont eu la confiance des anarchistes, mentir sciemment et cyniquement pour la défense de politiciens félons.

Ah ! si Laurent Taïhade, lorsqu'il reniait l'anarchie, avait eu le front de venir cabotiner avec nos idées à une tribune publique, je suis persuadé que les anarchistes l'auraient châtié.

Que feraienr les socialistes, même parlementaires, si Briand, Millerand, Viviani, venaient se réclamer du socialisme aux tribunes populaires ?

En vérité, nous traversons une période de lâcheté qui a envahi même les meilleurs anarchistes. On n'ose plus dire ce qui est vrai ; on n'ose plus appeler un chat, un chat et Miguel Almeyda un renégat.

A cette époque bizarre, on peut tout se permettre : reniements et trahisons, sans mériter le juste mépris et la colère légitime de ceux qu'on a trahi.

Et l'on voit ce paradoxe : les gens qui, par intérêt et ambitions personnels, par esprit de lucre, ont renié leurs idées, insultent publiquement ceux qui sont restés fidèles aux causes qui leur sont chères.

Henry Combès.

Je prie nos amis des Jeunesses Syndicalistes de m'excuser d'avoir saboté leur meeting par mon intervention. Non pas que je crois que « le commissaire a été content », comme l'a insinué le citoyen Almeyda. Mais camarades des jeunesse, nous vous en prions : ne nous sortez pas ceux qui nous ont indignement trahis.

### UNE PROTESTATION

Syndicat général des ouvriers terrassiers, puitsiers, mineurs, etc., du Rhône

Les ouvriers terrassiers de l'entreprise Monin Biollet protestent contre le décret municipal interdisant tous travaux de terrassement sur la voie publique de la ville, du 8 au 15 juillet (à l'occasion de la Fête du 14 Juillet).

Les ouvriers de l'entreprise demandent à la municipalité si elle pourra pendant ces 8 jours donner le pain à toutes les familles que ce décret a privé.

Pour tous les ouvriers réunis :

Brunaud.

Union Syndicale des Locataires de la Banlieue-Ouest

Dimanche 14 juillet, à l'île Fleurie, à Nanterre, grande fête champêtre, suivie de bal. Concert avec le concours du groupe artistique révolutionnaire du XI<sup>e</sup> et la « Muse Rouge ». Caserne par Petit et Martin. Prix du billet : 0 fr. 60, demi-place pour les petits.

Rendez-vous : le matin 9 heures, Maison du Peuple, 6, rue du Docteur-Poucet ; le soir à 1 heure, gare de Nanterre.

L'on emporte ses vêtements. La coopérative, la Rue de Nanterre, en répartira aussi jusqu'à midi.

Moyens de communications. — Pour les groupes parisiens : Saint-Lazare ou Porte-Maillot-Nanterre ; régions d'Argenteuil : barrage de Bezons ; régions de Carrières : bac de Carrières.

N. B. — Se munir de la « clochette ».

qu'après minuit, d'interminables quenouilles, en s'entretenant avec ses compagnes d'histoires de loups-garous et de revenants.

Puis, petit à petit, s'est opérée une importante transformation économique : la Révolution industrielle a brisé les métiers du tisserand de village. La filature et le tissage se sont industrialisés aux mains des capitalistes : la quenouille et le rouet de la grand'mère ont disparu ; le pétin et le four domestique ont fait place au pétin et au four du boulanger.

Peut-on soutenir que la femme n'a pas gagné, à cette transformation, en indépendance, en loisirs, en dignité ?

El est-il possible que, débarrassée des absorbants tracés du ménage, elle ne profitera pas de la Révolution libertaire, qu'elle voudra être toujours et partout la servante de l'homme ?

Ceci dit, je n'en crois pas moins que la femme ne doive s'occuper elle-même de ses intérêts de sexe, en même temps qu'elle s'occupera, de concorde avec l'homme, des intérêts communs aux travailleurs, femmes ou hommes.

Mais qu'elle évite la politicaillerie et qu'elle n'enfourche pas le dada enfantin des suffragettes.

Les ouvrières allemandes qui ont tant fait pour le succès électoral du socialisme, sont en train d'apprendre à leurs dépens qu'il n'y a rien à attendre des députés, même socialistes.

Par contre, les socialistes anglais semblent s'intéresser aux suffragettes. C'est que celles-ci ont attiré l'attention par leur action directe : émeutes, vives, brisées, ministres injurés, habits déchirés, prison et hard labour, refus de nourrir et gavage forcé à la sonde.

C'est grâce à ces manifestations énergiques que les suffragettes sont peut-être à la veille d'obtenir des droits électoraux, d'ailleurs illusoires.

Pour finir, un mot sur l'association féminine du Mans, dont Dubrac m'a cité, dans sa dernière missive, quelques lignes de compte-rendu.

Voici l'ordre du jour voté en fin de séance :

« Considérant que les femmes, par suite de leur moralité supérieure, étant moins sujettes que les hommes à l'aveuglement des passions brutales, sont plus aptes que les hommes à une administration équitable des sanctions pénales, l'association émet le vœu que les femmes soient admises en nombre égal aux hommes, soit dans les jurys de Cour d'assises, soit dans la magistrature inamovible. »

Vrai ! c'était pas la peine de tant crier contre les priviléges de maculinité pour réclamer part à deux dans les priviléges des jugeurs.

Mais ce n'est pourtant pas si terrible que cette déclaration d'une intellectuelle poète futuriste, Mme Valentine de Saint-Point :

« C'est la brute, dit cette dame, qu'il faut proposer pour modèle. Femmes trop longtemps dévoyées dans les mœurs et les préjugés, retournez à votre sublime instinct, à la violence, à la cruauté. »

Ce féminisme est vraiment excessif.

Le Père Barbassou.

## Fête Nationale

C'est la Fête Nationale.

La prostitution et le commerce des viandes sont dans la joie.

Les mères Léda ont fait repeindre la salade de bœuf et leurs pensionnaires ont paré leurs cheveux de rubans tricolores. Les mères ont pavoisé et pris des garçons en supplément.

La Marseillaise, la belle Marseillaise, vibrante et grondante, qu'on ne chante plus maintenant que dans les banques de communes électoral et les distributions de prix ou des messieurs ventripotents, au crâne ravagé d'adolescence, tiennent d'amorphes discours, la Marseillaise, dis-je, va être érectée à pleine queue par une foule d'adolesques en dérision et de filles saoules dans tous les bistrots et dans tous les boulangeries de Paris et de province.

Des jeunes gens grisés de vin, de poussière et de bruit danseront, brailleront et se démoneront comme secoués d'hystérie : pour finir un beau jour, ils iront vers la char des filles mises en prurié d'origine par la foule des hommes obscènes qui les tripotent et les bâillent.

Toute la horde des prostituées sent des hoquets de folie lui monter des entrailles. Il y aura folie ce soir ; les hommes donneront leurs pièces blanches et on boira jusqu'à ne plus penser.

Il y aura vers Longchamp une immense ruée.

Pour voir la Revue, on se pressera en une étouffante cohue. Des salards peloteant les femmes et des brutes piétinant les gosses.

Des milliers de curieux, des milliers d'inconscients, des milliers de pauvres

ignorants, éblouis et subjugués, gueulront à s'en crever la gorge : « Vive l'armée ! » et même « Vive Lépine ! » Vive Briand ! Vive Millerand ! lors du défilé des grotesques.

Puis, quand les simagrées officielles seront finies, les bistrots recevront les familles.

En l'honneur de la Fête Nationale, les gosses feront leurs premières armes. « Tiens Poupaul ! lâche le restant de mon père ! C'est pas tous les jours le Quatorze Juillet, pas vrai ! »

Et comme on aura bu ainsi tout le jour, les hommes garderont dans leur chair une excitation qui gonflera leur force de malice. Ceux qui sont mariés prendront le soir, brûlablement, leur femme comme une gouge. Les autres feront se causer dans les plus répugnans contacts.

O Quatorze Juillet ! Fête révolutionnaire, anniversaire d'un mouvement de révolte et grand, qu'est-ce devenu ? La fête des traîne-sabre, de la prostitution et du commerce.

\*\*

Lundi, quand il ne restera plus des pétarades et de la grande débauche de la Fête Nationale que des étrades de musiciens ou des branches d'arbres faussent de flétrir, des papiers gras et des expectorations d'herbes ; quand les gens ne trouveront plus en eux que les regrets stériles des lendemains d'orgie et l'angoisse des termes impayés où à payer, les Prud'hommes et les Hommes du journalisme diront ensemble, à l'instar d'enfants de chœur rabâchant leur messe :

« Nous avons eu hier la Fête Nationale sans précédent. Le peuple de France a tout entier vibré devant son drapeau, des fêtes enthousiastes ont acclamé notre belle et grande armée. Malgré les menées des apôtres de l'antipatriotisme et de l'antimilitarisme, le sentiment national est encore profond et vivant et nous avons eu hier le spectacle sublimé d'un peuple en ferveur de patriots, etc. »

Mais nous, les hommes d'action, qui ne nous régâlons pas avec des grands mots insipides, nous, les hommes de demain, qui connaissons la vie et possédons la vérité, nous savons que les temps nouveaux approchent et qu'un jour, par nos forces préparées, nous détruirons l'autorité pour donner à tous les hommes la vie libre et large, débarrassée des mesquines contraintes et des impayables servitudes qui engendrent les forces mauvaises : Patrie et Propriété.

René Brochon.

## Voltairine de Cleyre

La presse anarchiste des Etats-Unis nous annonce la mort de Voltairine de Cleyre. C'était une active propagandiste, bien connue des camarades de l'Amérique du Nord, qu'elle a parcourue en tous sens pendant de longues années, tout écrivant et conférencier.

Notre camarade aura travaillé pour l'idée anarchiste jusqu'à la fin ; elle collaborait à *Mother Earth*, l'excellente revue de New-York, et les derniers numéros contenaient encore des articles d'elle, notamment une intéressante étude sur la révolution mexicaine.

Mais ce n'est pourtant pas si terrible que cette déclaration d'une intellectuelle poète futuriste, Mme Valentine de Saint-Point :

« C'est la brute, dit cette dame, qu'il faut proposer pour modèle. Femmes trop longtemps dévoyées dans les mœurs et les préjugés, retournez à votre sublime instinct, à la violence, à la cruauté. »

Ce féminisme est vraiment excessif.

Le Père Barbassou.

Tous les camarades connaissent maintenant le texte de la nouvelle loi scélérate votée, sans opposition par les Bouffandéan de la Chambre et les Cœula du Sénat sur la proposition de Berry-Tonneau et de Millerand-la-Boulangue.

Devant les protestations indignées de l'opinion publique, il est à peu près certain que cette loi sera modifiée et que la plupart des camarades visés n'iront pas au Baï d'Af ou aux Exclus. Pourtant, notre campagne ne devra pas s'arrêter parce que les Quinze-Mille décideront de n'envoyer en Afrique que les jeunes gens condamnés à 6 mois de prison pour « provocation de militaires à la désobéissance » ou pour rébellion. C'est la suppression complète de la loi que nous réclamons, et comme nous ne sommes pas si accommodants que les députés socialistes, il faudra bien que le gouvernement l'aboli ou renonce à l'appliquer.

Je reviendrai sur cette question quand je connaîtrai le texte exact adopté par la commission, et, aujourd'hui, je me contenterai de montrer de quelle façon sont appliquées aux armées de terre et de mer les lois scélétrées de 1894.

Il y a quelques mois, au moment où le prolétariat se dressait contre ces lois abominables, il aurait été nécessaire de dire au peuple que les militants ouvriers n'en sont pas seuls victimes et qu'un simple décret permet aux ministres de la guerre et de la marine d'envoyer aux compagnies de discipline les militaires soupçonnés de professer des opinions antimilitaristes. Et chacun sait que l'envoi à Biribi est souvent un arrêt de mort !

Nous donnons ci-dessous un extrait du décret du 24 novembre 1894 :

I. — Les soldats des différents corps de troupes sont susceptibles d'être envoyés aux compagnies de disciplines :

Directement par le ministre, lorsqu'ils prennent part à des actes collectifs d'insubordination, ou que, sous le coup de l'article II, ils commettent une ou plusieurs fautes dont la gravité, en raison de leur caractère ou des circonstances qui les accompagnent, rend insuffisante la répression par les simples peines disciplinaires.

Tandis que à cette époque, l'ordre de la Fête Nationale, les gosses feront leurs premières armes. « Tiens Poupaul ! lâche le restant de mon père ! C'est pas tous les jours le Quatorze Juillet, pas vrai ! »

Voyons cet article II, dont il est question plus haut :

Lorsque, sans être justiciables des conseils de guerre, ils tiennent une conduite dépravée ou persévérent dans des fautes que les peines disciplinaires ne suffisent plus à réprimer ; lorsqu'ils se livrent à l'ivresse, à la débauche, à l'exploitation des filles de mauvaise vie, etc., etc.

Comme il est bien évident que ce dernier paragraphe ne vise pas nos jeunes camarades, nous nous bornons à parler de l'article I<sup>er</sup> qui vient réprimer : « les actes collectifs d'insubordination et les fautes graves ».

Examionons de quelle façon ce décret est appliquée.

Un jeune homme arrive à la caserne ; il est inscrit sur le fameux *Carnet B* et signalé à ses chefs comme un individu dangereux ayant fréquenté les milieux révolutionnaires. Immédiatement, il se heurtera à l'hostilité de la gradaille et les sous-offis, encouragés en cela par les officiers, se chargeront de le pousser à bout pour lui arracher un geste ou une parole qui l'amènera devant le conseil de guerre. Si le camarade possède une certaine dose de patience, s'il fait son possible pour ne pas s'attirer de désagréments, les gradés changeront de tactique. On l'ouillera son paquetage pendant son absence, et malgré à lui s'il possède un journal avancé, une brochure, ou même une simple lettre d'un militant ouvrier. Son affaire sera claire. Immédiatement on le mettra en prison et le colonel adressera au ministre un long rapport signalant le soldat comme un individu dangereux, faisant de la propagande et contaminant ses camarades

# ABOITEMENTS & COUPS DE CROCS

## En temps de grève

Tandis que, de toutes parts, on s'accorde à reconnaître la légitimité de la lutte des Insérés, tandis que partout où la bonne foi n'a pas fait grève, on veut bien convenir de la modestie et du peu d'exigence des matelots dans leurs revendications, enfin pendant que parmi les journaux qui n'ont pas encore perdu toute indépendance on convient du calme surprenant de ces rudes hommes, voici que les choses prennent tournure nouvelle.

Au Havre, ça débute. Des pandores et des officiers en ont pris pour leurs mœurs. Châtaignes et marrons ont plus comme grêle.

C'est que tout a une fin, même le calme.

On ne dit pas si c'étaient des marrons chauds ou glacés. Les derniers seraient de saison, n'est-ce pas, surtout s'ils ont pour résultat de refroidir un peu le zèle ardent des chiens de l'ordre, de ces chiens méchants lancés à tout propos et hors de propos contre les pauvres hères que sont les citoyens en œuvre de revendication par un meilleur moyen que le bulletin de vote.

Pourvu qu'à Marseille, les olives, sucremées mûres et durcies ou les oranges sèches et consistantes comme des boules de billards ne se mettent pas à pleuvoir sur les mocos et les corsicos que le gouvernement, par son préfet Schramme met au service de M. Charles Roux !

Mon instinct de Bouledogue me fait prévoir que ça pourraient bien arriver, et mes sentiments de chien ne s'attendrissent pas facilement pour Frère Flic, fut-il Marseillais.

## Un ordonne encore

Gustave R. P., du fond de son cabinet de travail, sis à la Conciergerie, continue de nous... aimer... Pour nous éviter la fatale hécatombe qui nous tente ouvrières révolutionnaires, le général Girouette vient de nous donner unique, le meilleur moyen : c'est d'aller au Congrès Socialiste International pour y parler et pour y voter contre la guerre !

Ceux, nous serions des ingrats de ne pas le remercier de sa tenace solidité à notre égard, mais nous serions des niais et des incohérents d'accéder à son généreux désir.

Qui qu'il en dise, nos statuts confédéraux, nos résolutions de Congrès, notre dogme syndicaliste, comme il dit si bien, méritent quelque respect. Ils sont le fruit d'un peu plus de compétence, d'une certaine expérience et d'une logique de classe bien caractéristique.

Leur signification, leur portée ne soutiennent pas la comparaison avec les idées versatiles et bruyamment arrêtées de notre courageux Pellico, soldat de la République, sergent recruteur du P. S. U.

Les ouvrières de l'Union des Syndicats, ceux de la C. G. T. ne s'ingénieront pas leurs frères d'Allemagne, ni de Belgique, ni de Suède. D'ailleurs, je suis persuadé que tous ceux-là se débarrasseront des politiciens de leurs syndicats avant que nous ne nous soyons embarrassés des nôtres !

On ne voit pas ça de même oeil à la Conciergerie. Vive l'annexion !

C'est à toi, jeune et beau Dunois, que s'adresse cette épithète. Je ne veux pas polémiquer dans la B. S., moi non plus, c'est pourquoi j'écris ici.

Parce que Madeleine Vernet, en un bel article de la Bataille Syndicaliste, s'est permis d'exprimer sa pensée sur la Force Créatrice, tu l'as permis, beau chevillier, d'éplucher cet article et d'en découvrir un alinéa pour démontrer que Madeleine avait une conception singulière du Syndicalisme. Pauvre de toi ! Veux-tu mon avis, dût-il ne point te plaire ?...

Et bien, j'ai trouvé que Madeleine Vernet avait superbement démontré la puissance patronale faite de l'impuissance ouvrière.

Je suis un jaune aussi, hein !

Pourtant, que vas-tu dire de la force ouvrière devant le Patronat si je t'appris que, dans le Faubourg Antoine, un malheureux ouvrier du meuble, un étranger, a perdu son bras droit par un accident du travail. Le patron, cyniquement, a nié avoir employé chez lui cet ouvrier et en a pris ses ouvriers à témoins. Pas un, entendez-vous, pas un, sur une centaine d'ouvriers n'ont osé dire la vérité devant leur patron !

C'est un fait, c'est vrai, s'il ne te suffit pas, on t'en citera d'autres.

Non, vois-tu, mon bon Dunois, il ne faut pas nous dire que l'ouvrier est parti.

Déjà, à propos de la Joconde, tu lui donnes des goûts et des connaissances artistiques qui ne sont le partage que d'une infime minorité. Que d'ouvriers n'ont connu la Joconde que par le bruit fait autour de son enlèvement.

Aujourd'hui tu nies la cowardise, la lâcheté de l'esclave devant le maître. Tu n'as rien vu ! L'ouvrier, pourtant ne cesse d'affirmer son impuissance

fraternité des peuples, quand ils seront libérés des capitalistes et des gouvernements qui les protègent. Cet idéal semble de plus en plus accessible à l'humanité et désiré avec plus de ferveur. Par conséquent, les hommes doivent s'acheminer à passer de l'ancienne opinion publique, qui a fait son temps, à la nouvelle opinion qui se prépare. Ce changement est aussi inévitable qu'est, en automne, la chute des feuilles mortes, et l'épanouissement au renouveau, des jeunes feuilles contenues dans les bourgeons gonflés de sève.

Si seulement le cœur des hommes pouvait ne pas faiblir devant les tentations qui l'approchent sans cesse, si seulement il ne s'effrayerait point de ces périls imaginaires dont on cherche à lui faire peur ! Si les hommes pouvaient comprendre en quoi réside leur force toute puissante et victorieuse, alors ce monde que les hommes ont toujours désiré, non pas celui que l'on conquiert par des traités, par des lois plus ou moins malfaisantes, par des discours, des fortresses et des canons, par la dynamite et la malinécie, par des impôts qui écrasent le peuple, par les jeunes gens que l'on éloigne du travail — la richesse sociale — et que l'on corrompt, mais par celui qui chacun de nous connaît en ayant pour religion la vérité, pour seule loi la raison, ce monde, dis-je, serait depuis longtemps établi parmi nous.

Marcel Butet.

## Osera-t-elle ?

Est-ce horreur de la lâche ou pauvreté d'esprit ? Est-ce irrévocable fatalisme ou paresse ? La femme en général se soumet par faiblesse. Et ne sait pas briser le bâton qui la meurrit ; Même aux jours de révolte, aphone, elle s'incline. Sous l'amas des devoirs nombreux, fuyant l'effort Qui, seul, peut rabaisser chez la gent masculine Tout orgueil d'un biceps, affirmant le plus fort.

Et bien ! malgré les arrêts d'un concile Qui faisaient d'elle un pâvre être mûrue Lasse d'agir en esclave docile Osera-t-elle exiger son honneur ?

II

Limitant son savoir aux soins de sa maison Elle y vit, s'y confine et, pensive ou secrète, S'interdit l'analyse exacte et scrupuleuse Des multiples sujets s'offrant à sa raison ; Amour, romans, coûteaux, scandales Sent de ses facultés l'aliment nourricier, Tout sincère examen des laideurs sociales Lui semble jeu pueril ou passe temps grossier. Mais s'il est vrai qu'en silence elle observe Les procès du sexe suborné Va-t-elle enfin se lasser d'être mûrue Et s'emparer de sa part de bonheur.

Louis Gall.

## LE PRIX D'UNE "ÉTOILE DE MER"

Il n'y a pas que les prolos qui trouvent que leurs salaires ne sont plus en rapport avec le prix de la vie. Une intéressante corporation formule aussi des revendications, et comme les individus qui la composent sont « conscients et organisés... » à leur façon, il est presque certain que ces braves gens obtiendront satisfaction.

Je veux parler des amiraux. Savez-vous que le salaire d'un amiral en chef n'a pas varié depuis 1850. Et chacun sait que depuis ce temps le prix de la vie a doublé. Aussi il est sérieusement question de relever le salaire de ces intéressants personnages qui, à une époque où le pain de quatre livres se paie 90, doivent s'arranger pour vivre avec un maigre salaire annuel de 21.600 francs. Il est vrai qu'ils touchent une indemnité de table journalière de 58 fr. 20, en sus de leur salaire, mais on conviendra que ce n'est pas suffisant.

On nous apprend que ces appontements sont exactement deux fois moins importants que ceux impartis aux officiers similaires d'Angleterre et d'Allemagne et à peine égaux à ceux des amis italiens.

Il est vrai que les chefs d'escadre japonais touchent moins que leurs confrères de France, mais personne ne voudra comparer les officiers nipppons avec nos glorieux amiraux.

Un amiral japonais !... Bon tout au plus pour couler un navire russe en temps de guerre. Tandis que les nôtres opèrent même en temps de paix. Il est vrai que c'est en envoyant leurs propres navires au fond de l'eau, mais enfin ils font... parler la poudre et on ne doit pas exiger davantage d'eux.

Allons, monsieur Delcassé, un honnête mouvement ! Ayez pitié des pauvres amiraux !

## L'IDÉE LIBRE

Administration : 74, rue Compans, Paris

Sommaire du numéro de juillet :

La République et les Anarchistes. — André Lorulot.

La Vieille Solution. — Frédéric Stackelberg.

Nietzsche et l'individualisme-anarchiste. — Manuel Devaldès.

Le Gland générale. — Han Ryner.

Désintoxication organique et régime végétalien. — Docteur Guelpa.

Revue critique des faits, des idées, des écrits, etc.

Numéro spécimen sur demande.

# La Révolution Mexicaine

## Un grand procès

Le procès des camarades de *Regeneracion* qui a commencé, comme nous l'avons dit, le 4 juin, était loin d'être terminé le 15, date des dernières nouvelles reçues à cette heure ; le 15, en effet, le défilé des témoins durait encore. Les camarades poursuivis sont les frères Magon, Rivera et Anselmo Figueroa (nous avions omis ce dernier) ; mais malgré leurs longues heures de présence devant le jury de Los Angeles, ils continuaient leur bégaiement à *Regeneracion*. Les deux derniers numéros, ceux des 8 et 15 juin, sont pleins, comme toujours, de faits de révolution relevés dans la presse bourgeoise du Mexique et du sud-ouest des Etats-Unis.

## La situation

Selon les nouvelles informations parvenues, la révolte de la province d'Oaxaca s'annonce comme très grave. La capitale Oaxaca a été attaquée, une ville voisine prise ; mais les détails manquent, à cause de la censure. Les bourgeois se sont tous armés pour se défendre contre les paysans exaspérés de voir que la promesse de répartition des terres, faite depuis un an par le président Madero, n'a pas été tenue.

Les enrôlés volontaires sont d'ailleurs nombreux dans l'armée gouvernementale.

À la dernière bataille livrée contre les troupes d'Orozco (la sanglante bataille de Relano), des volontaires s'y trouvaient, paraît-il, au nombre de plusieurs milliers. De plus, dans presque tous les Etats, chaque ville a ses corps de volontaires ; ce fait montre combien la révolte générale est loin d'être matée.

Des centaines d'autres faits : combats, batailles, pillages, bours et villages pris, sont signalés au cours de la quinzaine dont s'occupent les deux numéros de *Regeneracion* reçus cette semaine. Le temps nous manque pour résumer tout cela.

Sans doute, parmi ces combats ou ces expropriations, bon nombre sont le fait de guerillas dirigées par des aventuriers ou des ambitieux, et il n'est pas toujours facile de distinguer l'action populaire de la leur ; mais cette action populaire apparaît néanmoins fortement dans bien des rencontres — et c'est d'elle que nous nous occupons ici, par exemple en Oaxaca, dans le Yucatan, le Juchitan, etc., bref dans un grand nombre de districts où les journaux bourgeois proclament avec terreur que les mouvements armés n'ont rien de politique.

De même pour le sud-ouest : dans les Etats de Morelos, Puebla, Mexico, Guerrero, où opèrent les Zapatistes. Il nous faut continuer à considérer ceux-ci comme des expropriateurs, sans plus, qui ont la haine des propriétaires, sans plus, qui ont la haine des grands propriétaires fonciers, de l'autorité en général, et qui ne poursuivent qu'un but : la reprise des terres. Tous les derniers événements nous confirment dans cette conviction.

## Ce qu'est Zapata

Pour compléter la figure de celui que les populations rurales de ces régions considèrent comme leur chef... tant qu'il les servira, *The Los Angeles Times* nous fournit le détail suivant : « Personnellement, Emiliano Zapata a longtemps souffert des procédés despotiques par lesquels les tout-puissants propriétaires terriens agrandissaient leurs vastes domaines. Maintenant il poursuit sa vengeance contre ses oppresseurs et ceux de sa race. » Dans une lettre écrite à l'*Action Ouvrière*, de Buenos-Aires, Ricardo Magon ajoute :

« Zapata ignore ce qu'est le socialisme ou l'anarchisme, mais, rural, il sent les mêmes nécessités que les travailleurs ruraux qui le suivent, dont la principale est d'arracher la terre des mains de ceux qui la détiennent. Son programme écrit est politique ; mais son action est celle d'un socialiste révolutionnaire pour ce qui a trait à l'expropriation de la terre, des instruments de travail et des approvisionnements. Je crois que s'il arrivait au pouvoir, il se corromprait comme n'importe quel autre homme, mais alors ses partisans eux-mêmes le châtierraient. Ceux qui nomme les zapatistes ont déclaré à maintes reprises qu'ils suivent Zapata parce qu'il travaille dans l'intérêt des pauvres, de même qu'ils suivraient tout autre qui ferait pareille besogne, et que le jour où il cesserait de faire ce qu'il fait aujourd'hui, ils l'abandonneraient. »

La menace lancée par Zapata d'attaquer Mexico a été confirmée. Il aurait écrit aux ambassadeurs étrangers pour les prévenir qu'il se prépare à attaquer la capitale d'un moment à l'autre. S'il ne l'a pas fait, du moins ses compagnons se rapprochent insensiblement. Ils viennent de battre une colonne de soldats fédéraux à Tres-Marias, à 46 milles de Mexico ; 75 gouvernementaux ont été tués.

## Dernière heure

Les quotidiens français ont enfin rompu leur long silence sur les affaires mexicaines ; mais ça a été pour insérer, lundi, une dépêche officielle du gouvernement de Madero annonçant une nouvelle défaite des révolutionnaires à Chihuahua... des révolutionnaires peu intéressants pour nous, puisqu'il s'agit des partisans d'Orozco, un aventurier qui ne vaut ni plus ni moins qu'un Diaz ou qu'un Madero. Seulement, on voit par là, une fois de plus, qu'à l'exception du *Petit Marseillais*, notre honnête presse bourgeoise est complètement solidaire du gouvernement mexicain.

Disons plutôt que parmi les organes anarchistes qui s'intéressent particulièrement à la Révolution mexicaine, se trouve *Tierra y Libertad*, de Barcelone, que nous n'avions pas encore eu l'occasion de citer. Malgré la grande pauvreté des camarades catalans cette feuille amie vient de recevoir 437 pesetas pour la propagation de *Regeneracion*.

A l'heure de mettre sous presse, nous apprenons que le 21 juin le tribunal a reconnu coupables les camarades de *Regeneracion* ; le verdict a été renvoyé au 24.

## COMMUNICATIONS

### Fédération Communiste Révolutionnaire

L'assemblée plénière de la fédération communiste qui eut lieu samedi 6 juillet, fut pour nous tous un réconfort moral. La salle était trop petite pour contenir tous les camarades venus de tous les points du département de la Seine, ainsi que des délégués de Seine-et-Oise.

Au moment même où l'on crie à la faillite de l'anarchie, il est heureux et agréable de constater la venue en nombre considérable de camarades qui au sein de la fédération veulent dépasser leur activité pour une propagande anarchiste.

Merci, merci beaucoup à nos révisionnistes : à eux, sans doute, nous devrons la fédération forte.

A l'ouverture de la séance, Eugène Martin nous lit quelques lettres de camarades de province ; et ensuite nous annonçons que pour des raisons de santé il est obligé de quitter le secrétariat ; après avoir loué notre ami pour le courage et la persévérance qu'il apporte dans sa tâche, on désigne pour le remplacer les camarades Lecoin et Boudot, deux secrétaires, parce que la fédération prenant de l'extension, un tel sera trop débordé.

Le camarade Belin nous parle de l'état de la cause, et malheureusement alors l'avoir entendu on est obligé de constater que nous ne sommes pas riches ; il est décidé qu'un appel sera fait auprès des groupes, et on insistera pour que des versements plus forts, plus réguliers, et plus nombreux soient envoyés à la fédération. Il sera demandé aussi à ce que tous les adhérents à la fédération s'abonnent au bulletin.

Le camarade Martin nous rend compte de l'enquête qui a été faite auprès des groupes au sujet du changement de titre de la fédération ; les réponses ne sont pas toutes parvenues, le nécessaire sera fait pour qu'elles nous parviennent le plus tôt.

Malgré tout, il est heureux de constater que sur douze groupes qui ont répondu, neuf se sont affirmés pour que nous prenions le titre de fédération anarchiste communiste. Tant mieux, ceci fera cesser toute équivoque, le mot anarchie sera sans doute mieux compris, moins galvaudé, parce qu'osant enfin s'affirmer tel.

Diverses autres questions sont discutées et l'on se sépare heureux de la besogne accomplie.

#### Un fédérateur

Adresser dorénavant toute la correspondance concernant la fédération à **Louis Lecoin**, 112, rue d'Angoulême, Paris.

**Aux révolutionnaires.** — Sur l'initiative de la Fédération Communiste Anarchiste, il a été constitué un comité chargé de gérer une caisse de solidarité avec le but précis d'apporter une aide pécuniaire aux camarades (ainsi qu'à leur famille) qui tombent sous les coups de la répression du pouvoir.

Cette caisse s'appellera « L'Entr'aide » (caisse de solidarité aux prisonniers) et fonctionnera de la façon suivante, sous la responsabilité du comité des camarades signataires de la présente note :

Le camarade Messager, 12, rue Véron, secrétaire, sera chargé de donner tous renseignements nécessaires.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Une commission de contrôle de six membres composée des camarades L. Belin, Henry Combès, Francis Delaisi, Pierre Martin, M. Pierrot et Thuillier vérifiera les opérations tous les mois et publiera un bilan.

Le comité de « L'Entr'aide » : Ardouin, Ch. Benoît, L. Belin, Banchart, Bodechon, Bled, Bony, Bonfous, Carré, Charlier, Corély, Henry Combès, Francis Delaisi, Pierre Martin, M. Pierrot et Thuillier vérifiera les opérations tous les mois et publiera un bilan.

Malgré que la G. S. ait reçu les réponses à sa circulaire des camarades constituant le Comité de l'Entr'aide, elle a établi une polémique venimeuse, avec insultes grossières, ceci dans le but évident de discréditer l'Entr'aide et d'écartier les souscriptions qui déjà affluent.

La G. S. sait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

En outre, il est faux que nous ayons négligé une fraction des révolutionnaires pour la constitution du Comité de l'Entr'aide, et nous avons demandé à deux rédacteurs de la G. S. d'en faire partie.

L'un, le camarade F. Delaisi, a accepté avec enthousiasme, l'autre nous a répondu qu'il ne voyait pas l'utilité de la nouvelle caisse puisqu'il y avait déjà la caisse des B. B.

H. C. — Nous sommes heureux de voir se constituer cette caisse dont le besoin se faisait sentir. Le *Libérateur* lui souhaite un plein succès et engage ses amis à lui envoyer des souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

Le camarade Edouard Lacourte, 25, rue d'Enghien, reçoira les fonds et souscriptions.

uniquelement le souci de nos prisonniers et en particulier de ceux qui depuis longtemps refusent nettement les subсидés de la caisse des B. B. parce qu'elle est entre les mains de la G. S.

Malgré que la G. S. ait reçu les réponses à sa circulaire des camarades constituant le Comité de l'Entr'aide, elle a établi une polémique venimeuse, avec insultes grossières, ceci dans le but évident de discréditer l'Entr'aide et d'écartier les souscriptions qui déjà affluent.

La G. S. sait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

En outre, il est faux que nous ayons négligé une fraction des révolutionnaires pour la constitution du Comité de l'Entr'aide, et nous avons demandé à deux rédacteurs de la G. S. d'en faire partie.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

En outre, il est faux que nous ayons négligé une fraction des révolutionnaires pour la constitution du Comité de l'Entr'aide, et nous avons demandé à deux rédacteurs de la G. S. d'en faire partie.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par conséquent, la caisse des B. B. ne reçoit plus les souscriptions de ces camarades. C'est autant de perdu pour la solidarité envers nos prisonniers.

Le G. S. ait fort bien qu'elle a perdu la confiance des anarchistes (puisque elle-même s'en est séparée) quelle a perdu la faveur de la plupart des syndicalistes révolutionnaires et que, par